

# La littérature française à travers les Mémoires de femmes

M<sup>a</sup> del Carmen Marrero Marrero ,  
Universidad de La Laguna

## Résumé

Curieusement, les Français semblent avoir préféré, depuis toujours, l'écriture de Mémoires à l'Histoire. Ce fut le cas de Chateaubriand qui, dans son *Génie du christianisme*, racontait comment les Mémoires permettaient à un Français d'exercer librement son talent. Nous avons eu l'occasion de constater l'exactitude de cette affirmation puisque, en adoptant ce genre, les écrivains –hommes ou femmes– ne se sentent pas obligés de renoncer à leurs passions ou à leurs intérêts et s'enthousiasment pour telle ou telle cause ou personnage, soit en insultant le parti contraire à leurs opinions, soit en s'alliant avec ce dernier.

Dans cette communication qui traite de l'enseignement de la littérature à travers les Mémoires de femmes, nous tenterons de concrétiser et de définir un processus aussi complexe que celui de l'enseignement-apprentissage à l'Université. Un tel processus ne requiert pas seulement des méthodologies intégrées ; il nécessite aussi une bonne dose de motivation, car là est la pierre de touche : quelles sont les attentes ? Pourquoi et pour quoi, apprenons-nous quelque chose de nouveau ? Dans le cas qui nous occupe, il s'agit de diriger et d'orienter les élèves à travers les nouvelles technologies et les opportunités qu'elles nous offrent (en utilisant le catalogue digitalisé de la B.N.F) pour parvenir à comprendre comment l'auteur de Mémoires a été capable de montrer la réalité sociale du moment historique révolutionnaire. Certains de ces Mémoires furent des chroniques vécues à la première personne ; tel est le cas de Mme Campan ou Mme de Chastenay, etc., qui cultivèrent à leur époque, comme les journalistes de nos jours, un genre littéraire qui leur servit de support pour raconter leurs expériences. Tout cela à un moment aussi difficile, agité et sanglant que la Révolution, qui par le biais des Mémoires, nous offre une approche originale d'une réalité que nous supposions, à raison, effroyable.

# La littérature française à travers les Mémoires de femmes

M<sup>a</sup> del Carmen Marrero Marrero ,  
Universidad de La Laguna

J'ai l'intention de présenter dans cette communication des textes dont je me sers pour enseigner la littérature à un public universitaire. Une première démarche consisterait à me mettre à la place de l'étudiant, à tenter d'éveiller une conscience encore ignorante d'elle-même et d'accompagner son développement dans le sens de la découverte de l'autre dans un contexte de Mémoires de femmes.

Comment procéder en prenant comme matière première les Mémoires de femmes? Je pose des questions générales à l'étudiant sur le contenu que je prétends développer, je lui demande s'il connaît l'époque, les auteures ou les textes que je propose d'étudier par la suite.

Dans un deuxième temps, il faut s'interroger sur la meilleure manière d'enseigner la littérature. A ce propos, je dois avouer que la méthode de l'écrivain Pedro Salinas a exercé une influence certaine sur moi. Je reproduis ici son discours:

Entiendo que enseñar literatura es otra cosa que exponer la sucesión histórica y las circunstancias exteriores de las obras literarias: enseñar literatura ha sido siempre, para mí, buscar en las palabras de un autor la palpación psíquica que me las entrega encendidas a través de los siglos. El espíritu en su letra<sup>1</sup>.

Une fois éveillée cette conscience curieuse, l'étape suivante consiste à présenter les textes qui sont objet de ma démarche pédagogique et que je dois faire découvrir aux étudiants : il s'agit des Mémoires écrits par des femmes pendant la période révolutionnaire. Des femmes qui se sont lancées dans l'aventure de l'écriture à une époque caractérisée par des événements cruciaux pour l'Histoire de la France: Mme de Tourzel, Mme Campan, Mme Chastenay ou Mme Roland cultivèrent le genre qui leur sembla le plus approprié aux récits de leurs expériences, les Mémoires.

## Mémoires et définitions

Les Mémoires sont un genre littéraire au croisement de l'autobiographie, de l'histoire et du journal intime. Ils touchent à l'Histoire collective et à l'histoire individuelle. Ils sont constitués de notes prises sur le vif, de documents historiques (extraits de journaux, témoignages, correspondance, etc.), de récits rétrospectifs en prose dans lesquels l'auteur assume son propre récit et prétend restituer la vérité des événements vécus. La différence majeure entre l'autobiographie et les Mémoires réside dans la nature des faits racontés : dans le premier cas, le récit est centré sur la vie privée de l'auteur ; dans le second sur son époque.

La définition de Furetière est la suivante: « Se dit des Livres d'Historiens, écrits par ceux qui ont eu part aux affaires ou qui en ont été témoins oculaires, ou qui contiennent leur vie ou leurs principales actions » tandis que celle du *Larousse Universel du XIX<sup>e</sup> siècle* est plus précise:

On donne le nom de *mémoires* à des publications de genres très différentes et qu'il est cependant possible de ramener à deux classes. Les *mémoires* où l'on disserte et les *mémoires* où l'on raconte. À la première classe appartiennent: les *mémoires* diplomatiques, [...] les *mémoires*

---

<sup>1</sup> Pedro SALINAS, "Defensa del lenguaje" in *El defensor*, Madrid : Alianza Editorial, 1967, p. 285.

judiciaires [...] la seconde classe se compose de *mémoires* historiques et de *mémoires* biographiques. Elle est extrêmement riche chez nous surtout<sup>2</sup>.

L'une des meilleures définitions du genre est celle de Damien Zanone :

Les Mémoires [...] brouillent des frontières qui avaient l'air bien établies. Entre écriture et oralité, entre histoire et littérature, entre le moi et le monde. On ne saisit les Mémoires que dans un "entre-deux" entre deux genres ou deux attitudes. Ils ne se laissent pas localiser dans un espace qui ne serait qu'à eux: ils sont au "carrefour des genres en prose"<sup>3</sup>.

Quant à la question que se posent les mémorialistes, à savoir, si leur écriture relève de l'art ou de la vie, puisqu'ils expriment une constante hésitation entre effort normatif et indépendance par rapport aux contraintes, Damien Zanone la résout ainsi :

Malgré ce trouble identitaire que manifestent les différentes hésitations formelles des auteurs, les Mémoires existent en très grand nombre. C'est que cette instabilité leur est constitutive : elle ne menace pas les Mémoires, mais les construit comme genre<sup>4</sup>.

Le texte fondateur et décisif dans l'histoire des écritures de l'intime est celui de Jean-Jacques Rousseau *Les Confessions*. Avec lui naît un nouveau genre, l'autobiographie, genre sans codification théorique, mais dans lequel l'écrivain convoque le Créateur et l'humanité pour écouter son récit. Chateaubriand avait lu l'œuvre de Rousseau qui avait marqué sa vie, mais il marque lui aussi son époque quand il délimite la place attribuée aux Mémoires et à l'Histoire :

Les Mémoires [leur] laissent la liberté de se livrer à son génie. Là, sans quitter le théâtre, il rapporte ses observations, toujours fines et quelquefois profondes. Il aime à dire: *J'étais là, le roi me dit ...* son amour propre se satisfait ainsi; il étale son esprit devant le lecteur; et le désir qu'il a de se montrer penseur ingénieux le conduit souvent à bien penser. [...] Enfin la vie privée des Français est peu favorable au génie de l'histoire. Le repos de l'âme est nécessaire à quiconque veut écrire sagement sur les hommes: or nos gens de lettres, vivant la plupart sans famille ou hors de leur famille, portant dans le monde des passions inquiètes et des jours misérablement consacrés à des succès d'amour-propre, sont par leurs habitudes en contradiction directe avec le sérieux de l'histoire. [...] Quant aux Français, s'ils n'ont en général que de bons Mémoires, c'est dans leur propre caractère qu'il faut chercher le motif de cette singularité<sup>5</sup>.

Dans son œuvre, *Le Génie du Christianisme* il fait référence à certains passages du *Paradis Perdu* de Milton et commente : « Nous sommes persuadés que les grands écrivains ont mis leur histoire dans leurs ouvrages. On ne peint bien que son propre cœur, en l'attribuant à un autre; et la meilleure partie du génie se compose de souvenirs »<sup>6</sup>.

Plus tard, Stendhal affirmera que « Les lecteurs français dégoûtés des mensonges officiels qui abondent dans les prétendues histoires, ne les lisent plus et achètent uniquement de Mémoires dans l'espoir d'y trouver une vérité sans mélange »<sup>7</sup>.

Quant à Henri Rossi, il croit qu'on doit distinguer plusieurs types de mémoires :

Mémoires purement aristocratiques des mémoires personnels, proches de l'autobiographie. Dans les premiers, l'approche est essentiellement historique, le moi se masquant au nom d'un bon goût plus ou moins implicite en accord avec une tradition pascalienne, derrière le

---

<sup>2</sup> Damien ZANONE, *Écrire son temps*, Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 2006, pp. 11-12.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>5</sup> François-René CHATEAUBRIAND, *Le Génie du christianisme*, Paris : Éd. J. Vermot, 1862, p. 190 y ss.

<sup>6</sup> Georges GUSDORF, *Les écritures du moi*, Paris : Éd. Odile Jacob, 1991, p. 245.

<sup>7</sup> Gérard RANNAUD, "Écrire le moi, écrire l'histoire?" in Damien ZANONE: *Le Moi, l'Histoire*, Grenoble : Université Stendhal, ELLUC, 2005, p. 16-17.

récit circonstancié d'événements auxquels le mémorialiste a pris part ou dont il a été le témoin. Dans les seconds, l'auteur livre, sous couvert d'une trame historique qui fournit l'alibi de la narration, l'évolution de sa propre vie, tout en usant de préteritions et de formules restrictives<sup>8</sup>.

De l'avis d'Henri Rossi, ces deux tendances apparaissent dans les récits à la première personne entre 1789-1848.

### **Les événements: Prise de la Bastille et retour du roi à Paris**

Je présente dans cet exposé *La littérature française à travers les Mémoires de femmes* un triple enjeu qui, parfois, s'imbrique ; je viens de présenter l'enjeu pédagogique et littéraire ; j'aborde désormais l'enjeu historique.

En faisant disparaître l'Ancien Régime, la Révolution ébranlait toutes les certitudes et même les croyances. Il fallait trouver un contrepoids nécessaire à tant de troubles et d'agitations, où le chercher ? En nous-mêmes, selon les mots de Schlegel. Tel est le résultat de la progressive dissociation entre l'État, la vie publique et la découverte d'une identité personnelle, réalité qui s'est affirmée tout au long de l'Histoire à des époques caractérisées par des événements décisifs, je pense à la Réforme ou à la Révolution.

En parlant des origines de la Révolution, Joseph Fouché affirmait au début de ses *Mémoires* qu'elle était partie du salon des grands, du cabinet des ministres, qu'elle avait été provoquée par les parlements et les gens du roi, par des jeunes colonels, par les petites-maîtresses de la Cour, par des gens de lettres pensionnés, dont les duchesses s'érigeaient en protectrices et se faisaient les échos. Il racontait qu'il avait vu la nation rougir de la dépravation des hautes classes privilégiées, de la licence du clergé, des stupides aberrations des ministres et de l'image de la dissolution révoltante de la nouvelle Babylone.

L'Histoire est là, disait Fouché, pour attester que la nation fut étrangère aux manœuvres qui préparèrent le bouleversement. On eût pu la faire cheminer avec le siècle; le roi, les esprits sages le voulaient, mais cela ne se produisit pas. Et Fouché présentait comme des raisons primordiales la corruption et l'avarice des grands, les fautes de la magistrature et de la cour et les bévues du ministère : toutes creusèrent l'abîme.

Fouché termine son analyse en expliquant qu'il n'y aurait pas eu de 14 juillet, si, le 12, les généraux et les troupes du roi avaient fait leur devoir. Besenval était une créature de la reine, et celui-ci, au moment décisif et en dépit des ordres formels du roi, battit en retraite au lieu d'avancer vers les émeutiers. Le maréchal de Broglie lui-même fut paralysé par son état-major. Ces faits ne sauraient être contredits. On sait par quels prodiges fut soulevée la multitude. La souveraineté du peuple fut proclamée par la défection de l'Armée et de la Cour. Est-il surprenant que les factieux et les meneurs aient pu s'emparer de la révolution? L'entraînement des innovations, l'exaltation des idées firent le reste<sup>9</sup>. Guadet, parlementaire de la Convention, auteur de *Recherches Historiques sur les Girondins*, étude qui ouvre les *Mémoires* de Buzot, explique :

En 1789, le peuple ne réclamait que des droits qui lui avaient été ravés par la force; la cour méconnut ses plaintes et le trône fut menacé. Louis XVI crut trouver dans la fuite un moyen sûr d'abattre les prétentions populaires; mais il n'était plus temps, et Louis XVI apprit à Varennes que les sceptres se brisent contre la résistance des peuples. [...] Les causes de la révolution remontent au moment où les gouvernants et les gouvernés, séparant leurs intérêts communs, commencèrent à marcher en sens inverse vers des buts opposés<sup>10</sup>.

---

<sup>8</sup> Henri ROSSI, *Mémoires aristocratiques féminins, 1789-1848*, Paris : H. Champion éd., 1998, p. 27.

<sup>9</sup> Joseph FOUCHÉ, *Mémoires de Joseph Fouché, duc d'Otrante*, présentation Michel VOVELLE, directeur de l'institut d'histoire de la Révolution Française, Paris : Imprimerie Nationale éditions, 1992, p. 40 y ss.

<sup>10</sup> François BUZOT, *Mémoires sur la Révolution Française*, Paris : Pichon et Didier éd., 1828, p. 27.

Et il continue : «les principes de souveraineté, de liberté, fléchirent sous le sabre du despotisme» et l'on comprend mieux si nous suivons le chemin de la chute de la liberté :

De la faiblesse des rois naquit l'aristocratie ; des excès de l'aristocratie naquit l'objection des peuples, et, par suite, les despotisme des rois. L'anarchie féodale, l'ignorance et la misère, qui en furent les suites, en dégradant le peuple français, façonnèrent son âme pour la servitude; en sorte que lorsque les efforts du trône effacèrent par degrés la puissance des grands, le peuple ne fut arraché de leur joug que pour passer sous un joug nouveau. Il fut un instrument dans la main du monarque, pour balancer l'autorité aristocratique ; c'est à ce titre qu'il rentra dans les assemblées de la nation, sous le nom des *communes*<sup>11</sup>.

La Révolution a changé visiblement le public, en ruinant le pouvoir de la prénommée "bonne compagnie" traditionnelle et en donnant naissance à un public plus anonyme :

La Révolution avait semé le trouble sur la véritable identité des citoyens. On ne savait plus qui était qui. On ignorait parfois les origines des individus qui occupaient les devants de la scène sociale. Dans un tel contexte, Les Mémoires permettaient de se situer, d'éclairer les situations, d'éviter des rumeurs malveillantes<sup>12</sup>.

Le député Mortimer-Ternaux l'atteste également en expliquant :

Il n'y eut ni grandeur ni génie dans la plupart de ceux qui, à cette époque funeste, s'emparèrent de vive force du pouvoir souverain. Nous les verrons à l'œuvre, ces prétendus grands hommes, nous chercherons à suspendre leurs pensées intimes, lorsque, du fond de leur cabinet, ils écrivaient aux exécuteurs de leurs ordres sanguinaires. Ces personnages, auxquels on a tenté de faire un piédestal de leur scélératesse même, n'eurent d'autre mérite que de représenter les passions, les préjugés, les haines et les colères de la tourbe révolutionnaire; elle les reconnut pour ses chefs et ses héros parce qu'ils étaient faits à son image et à sa ressemblance. On a voulu faire d'eux des fanatiques; la plupart n'étaient que des histrions, sans conviction, comme sans enthousiasme<sup>13</sup>.

L'écrivain Georges Gusdorf analyse l'année 1789 comme « une bouffée délirante » :

Les meneurs révolutionnaires découvrent qu'ils détiennent le pouvoir magique de tout effacer pour recréer le monde. Avec une extraordinaire célérité, en l'absence de toute résistance, ils apprennent à donner force de loi à leurs aspirations. L'ivresse d'un pouvoir incontrôlé suscite le vertige de l'abus de pouvoir et amène la tyrannie. [...] Le 14 juillet, la Bastille enlevée symbolise la prise du pouvoir par une autorité populaire, substituée à celle du roi, et du gouvernement. Le rapport des forces s'est inversé; [...] La révolution s'emballe selon cette logique de l'absurde que ses promoteurs désigneront sous le nom de la Terreur<sup>14</sup>.

1789 marque dans l'histoire française une coupure radicale. La rupture avec le passé se situe dès le moment où les représentants de la nation s'attribuent de leur propre chef une souveraineté qui jusque-là appartenait exclusivement au roi. Avant même que soit mise au point une constitution instaurant la monarchie constitutionnelle, le pouvoir réel a été transféré de Louis XVI à l'Assemblée nationale. La Constitution de 1791 sera d'ailleurs à peu près mort-née, désavouée à l'avance pour le roi, qui refuse son humiliation forcée en tentant vainement de s'évader de France. Dès le moment où l'Assemblée a refusé d'obéir à l'ordre du roi, lui enjoignant de se dissoudre, s'est proclamée Assemblée nationale et a prêté le serment de donner une constitution à la France (juin 1789), la passation de pouvoirs est accomplie ; [...] L'ordre nouveau fut improvisé au jour le jour, scandé par des "journées" révolutionnaires intervenant comme autant de péripéties irréversibles: 14 juillet, 10 août, 9 thermidor, et jusqu'au 18 brumaire, dernière en date de ces crises brutales qui sont autant de violences faites au cours de l'histoire<sup>15</sup>.

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>12</sup> Jean Pierre DUBIEF, *Les écritures de l'intime de 1800 à 1914, Autobiographies, Mémoires, journaux intimes et correspondances*, Rosny : Bréal Éd., 2001, p. 16.

<sup>13</sup> Louis MORTIMER-TERNAUX, *Histoire de la Terreur, 1792-1794*, Paris : Michel Levy frères, 1862, p. 6.

<sup>14</sup> Georges GUSDORF, *Les Révolutions de France et d'Amérique*, Paris : La Table Ronde, 2005, p. 201.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 48-49.

Quelques mois après, la nuit du 5 octobre sera la dernière passée par la reine à Versailles. Cette nuit-là Versailles, symbole de la royauté, est devenue une ville morte.

### **L'aventure de l'écriture chez Mme Campan, Mme Chastenay, Mme de Tourzel, Mme Roland**

Ces femmes et beaucoup d'autres s'adonnent à la fin du XVIII<sup>e</sup> et début du XIX<sup>e</sup> siècle aux différentes variantes de l'écriture historique: histoires de famille, nationales, biographies ou mémoires. Il était nécessaire que plusieurs facteurs concourent afin que toutes ces femmes puissent laisser des Mémoires ou des écrits: il faut avoir eu l'accès aux documents, une vie sociale assez riche pour poser des questions, pour animer les débats et maîtriser les conventions de l'écriture historique acquises, par exemple, dans la bibliothèque familiale. Cependant, plus que tout autre, le facteur dominant est l'intérêt personnel de la femme pour un domaine quelconque de la sphère publique sur lequel est censée porter l'écriture historique, à savoir, le politique et le religieux.

Je suis d'accord avec Nathalie Zemon Davis quand elle explique que « la sphère de la vérité de la femme savante s'élargit notamment par un intérêt croissant pour les événements politiques, un intérêt qui allait de soi pour les historiens hommes du fait de leur vocation, de leur formation, de leurs responsabilités ou de leurs fonctions<sup>16</sup>. Mais analysons à présent quelques fragments des Mémoires de femmes.

#### **Mme de Tourzel (1749-1832)**

Parmi les Mémoires de tradition aristocratique qu'Henri Rossi cite, voilà ceux de Mme de Tourzel, gouvernante des enfants de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Mme Tourzel respecte la tradition aristocratique de ne pas parler de soi, conforme au bon goût et aux idéaux philosophiques et religieux du XVII<sup>e</sup> siècle. Dans la Préface à ses *Mémoires*, Jean Chalon écrit:

Mme de Tourzel a un tel sentiment de sa propre dignité, voire de sa grandeur, que cela l'empêche de se jeter, comme une Campan, tête perdue dans l'anecdote. En lisant ses écrits, on chercherait vainement à savoir comment la reine était vêtue pendant les journées de juin ou les mets que préférait le roi. Ses *Mémoires*, ne sont pas destinés à édifier l'avenir sur sa propre personne: Mme de Tourzel appartient à cette génération pour qui le moi est à jamais haïssable et on ne trouvera dans toutes ses pages que deux mentions vraiment personnelles: c'est pour nous dire que sa santé n'est pas bonne. Et la seule fois où "les liens sacrés du sang" se feront sentir, c'est à la veille des massacres de Septembre, quand on vient lui arracher sa fille Pauline. Dans sa cellule de la prison de la Force, où elle se trouve en compagnie de la princesse de Lamballe, Mme de Tourzel se souvient alors qu'elle est mère et oublie momentanément les divinités dont elle a la charge: le Dauphin et Madame Royale<sup>17</sup>.

*Chapitre premier, Année 1789:*

Trop d'événements douloureux ont déchiré mon cœur et contristé mon esprit pour n'avoir pas affaibli ma mémoire; les fréquentes arrestations que j'ai éprouvées et les dangers que j'ai courus ne m'ayant pas permis de conserver les notes que j'avais faites, je ne puis plus écrire que les faits qui se rappellent le plus à mon souvenir, dans les événements si frappants dont j'ai eu le malheur d'être témoin<sup>18</sup>.

*Journées des 5 et 6 octobre, arrivée des rois à Paris*

Quand les factieux eurent disposé la populace au rôle qu'ils voulaient lui faire jouer, ils rassemblèrent leurs propres troupes auxiliaires, composées de tous les bandits de la capitale, et s'en allèrent tumultueusement en armes à l'Hôtel de ville se plaindre de la rareté du pain. Elle

<sup>16</sup> Nathalie ZEMON DAVIS, "Genre féminin et genre littéraire, les femmes et l'écriture historique 1400-1820" in Nicole PELLEGRIN, *Histoires d'historiennes*, Université Saint-Étienne, 2006, p. 42.

<sup>17</sup> Madame de TOURZEL, *Mémoires de Madame la duchesse de Tourzel, gouvernante des enfants de France de 1789 à 1795*, Éd. Jean Chalon, Notes par Carlos de Angulo, Paris : Mercure de France, 1986, pp. 16-17.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 22.

était, disaient-ils occasionnée par des accaparements faits par ordre de la Cour, qui voulait, par la famine, les remettre sous le joug du despotisme. Ils forcèrent les membres de la Commune à donner l'ordre à M. de la Fayette de conduire la garde nationale à Versailles, pour obliger le Roi à venir à Paris, et à ramener par sa présence l'abondance dans la capitale. Une troupe de brigands, parmi lesquels étaient beaucoup d'hommes habillés en femmes et de poissardes ivres, qui avaient l'air de véritables furies, précéda la garde nationale, forçant à la suivre toutes les personnes qu'elle rencontrait sur son chemin<sup>19</sup>.

Le témoignage de Mme Tourzel sur ce qui s'est passé pendant cette journée ne coïncide pas avec celui de Mme Campan<sup>20</sup> comme nous verrons par la suite :

Pendant toutes ces incertitudes, les brigands entouraient les grilles du château, et ayant appris la défense de tirer sur eux, ils attaquèrent les gardes du corps, en blessèrent beaucoup, en massacrèrent plusieurs, et se répandirent dans Versailles. La garde nationale de cette ville, qui s'était jointe à eux, commença à faire feu sur les gardes du corps, et ce fut de ses rangs que partit le coup qui cassa le bras à M. de Savonnières, officier des gardes du corps. [...]

Le Roi, dont la position devenait à chaque moment plus inquiétante, ayant témoigné le désir de consulter l'Assemblée sur le parti qu'il y avait à prendre au milieu de tant de dangers, M. Mounier, accompagné de plusieurs députés, se rendit de nouveau chez le prince, au moment où l'on avertissait celui-ci de l'arrivée de M. de La Fayette, à la tête de la garde nationale parisienne. [...] Les poissardes demandaient à grands cris à parler au Roi, pour lui porter le vœu des habitants de Paris et on ne put les calmer qu'en en admettant douze chez le malheureux prince. [...]

La Reine montra dans cette journée cette grandeur d'âme et ce courage qui l'ont toujours caractérisée. [...] Elle venait d'être avertie des dangers personnels qu'elle pouvait courir dans son appartement, et on l'avait engagée à passer la nuit dans celui du Roi; mais elle s'y refusa positivement: « J'aime mieux, dit-elle, m'exposer à quelque danger, s'il y en a à courir, et les éloigner de la personne du Roi et de mes enfants. » [...] Les brigands ne s'endormaient pas, [...] une partie de leur horde se répandit dans la ville força l'hôtel des gardes du corps, massacra ceux qu'elle rencontra, et s'empara de plusieurs autres, [...] l'autre partie força les grilles. [...] Ces bandits, qui n'éprouvaient aucun obstacle, [...] montèrent ensuite le grand escalier et allèrent droit à l'appartement de la Reine. Les gardes du corps, quoiqu'en petit nombre, en défendirent l'entrée avec le plus grand courage, plusieurs furent blessés dangereusement, entre autres MM. de Beaurepaire et de Sainte-Marie; mais ils eurent heureusement le temps de crier: « Sauvez la reine. » Madame Thibaut, sa première femme de chambre, qui ne s'était heureusement pas couchée, n'eut que le temps de lui donner une robe et de la faire sauver chez le Roi. À peine Sa Majesté avait-elle quitté la chambre, que ces scélérats en forcèrent l'entrée, et, furieux de ne l'y plus trouver, donnèrent des coups de pique dans son lit, pour ne laisser aucun doute sur le crime qu'ils se proposaient de commettre<sup>21</sup>.

### **Mme Campan (1752-1822)**

Ses Mémoires sont de type anecdotique. De ses premières quarante années d'existence, elle en passa vingt-cinq à la Cour de Louis XV et de Louis XVI et elle les a décrites à merveille dans ses *Mémoires*. Après la mort du roi et de la reine, elle se retrouve face à elle-même, avec un mari malade, une mère de soixante-dix ans et un fils de neuf ans ; par ailleurs, elle est complètement ruinée. Les éditions de Mémoires de Mme Tourzel et de Mme Campan que j'ai analysées ont été présentées par le même éditeur, Jean Chalon pour qui :

Les Mémoires de Mme Campan constituent le meilleur témoignage sur l'Ancien Régime, la Révolution et leur principale figure: la reine. Mme Campan sait aller droit à l'essentiel, tracer un portrait en quelques mots, restituer le passé en quelques lignes. Car il y a un ton Campan qui est unique et qui reflète parfaitement la personnalité de celle qui écrit: un subtil mélange de bonté et de vitriol. C'est aussi le ton du dix-huitième siècle finissant que Mme Campan a su conserver, bien qu'elle compose ses *Mémoires* sous le Premier Empire.

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 599.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 28 y ss.

La phrase a encore la brièveté de celle de Voltaire, mais certaines cadences, certains envols annoncent déjà cette primauté accordée aux sentiments qui va donner naissance au romantisme. Faut-il voir en Mme Campan une préromantique ? Oui, si l'on considère sa chaleur à revivre un autrefois à jamais perdu et son penchant à s'abandonner aux émotions. On aura compris combien cette sensibilité porte Mme Campan à la partialité. Eh oui, Mme Campan est partielle. Qui ne l'est pas ? [...] Dans les notes qui accompagnent ce volume, Carlos de Angulo a surpris, à plusieurs reprises, Mme Campan en flagrant délit de partialité et rétabli la vérité. Qu'importe ? Cette partialité même ajoute une saveur supplémentaire à ces Mémoires qui n'ont rien de froid, ni de guindé et qui sont l'expression d'une spontanéité réfléchie<sup>22</sup>.

Connaissons sous sa plume le récit des événements que j'ai choisis pour mon d'analyse :

Bientôt les insurrections du 11, du 12 et du 14 juillet ouvrirent la scène de désastres dont la France était menacée. Le massacre de M. de Flesselles et de M. de Launay fit répandre à la reine des larmes bien amères et l'idée que le roi avait perdu des sujets dévoués lui déchirait le cœur<sup>23</sup>.

Le 2 octobre, il y eut, par suite de ce repas militaire, un déjeuner à l'hôtel des gardes du corps : on dit qu'il y fut question de marcher sur l'Assemblée, mais j'ignore absolument ce qui se passa à ce déjeuner. Dès ce moment Paris ne cessa pas d'être en rumeur: les attroupements étaient perpétuels, les plus virulentes motions s'entendaient dans toutes les places ; on parlait toujours de se porter sur Versailles. Le roi et la reine ne paraissaient pas le craindre et ne prenaient aucune précaution, enfin le soir du 5 octobre, quand l'armée était déjà sortie de Paris, le roi chassait au tir à Meudon et la reine était absolument seule à se promener dans ses jardins de Trianon qu'elle parcourait pour la dernière fois de sa vie. Elle était assise dans sa grotte, livrée à de douloureuses réflexions, lorsqu'elle reçut un mot d'écrit de M. le comte de Saint-Priest qui la suppliait de rentrer à Versailles<sup>24</sup>.

La rareté du pain et le repas des gardes du corps furent le prétexte du soulèvement des 5 et 6 octobre. [...] Les femmes seules se présentèrent d'abord [...] le désordre égalait la consternation dans l'intérieur du palais. À cette époque je n'étais pas de service auprès de la reine<sup>25</sup>. La marquise de Tourzel remplaça Mme la duchesse de Polignac<sup>26</sup>.

C'était particulièrement contre la reine que l'insurrection était dirigée; je frémis encore en me souvenant que les poissardes, ou plutôt les furies qui portaient des tabliers blancs, criaient qu'ils étaient destinés à recevoir les entrailles de Marie-Antoinette, qu'elles s'en feraient des cocardes et mêlaient les expressions les plus obscènes à ces horribles menaces.<sup>27</sup> [...] La reine se coucha à deux heures du matin et s'endormit. [...] Elle avait ordonné à ses deux femmes de se mettre au lit, pensant toujours qu'il n'y avait rien à craindre, [...] mais l'infortunée princesse dut la vie au sentiment d'attachement qui les empêcha de lui obéir. Ma sœur qui était l'une de ces deux dames, m'apprit le lendemain tout ce que je vais en citer. [...] Vers quatre heures et demie du matin, elles entendirent des cris horribles et quelques coups de fusil; l'une d'elles entra chez la reine pour le réveiller et la faire sortir de son lit; ma sœur vola vers l'endroit où lui paraissait être le tumulte; elle ouvrit la porte de l'antichambre qui donne dans la grande salle des gardes et vit un garde du corps, prenant son fusil en travers de la porte et qui était assailli par une multitude qui lui portait des coups; son visage était déjà couvert de sang; il se retourna et cria: « Madame, sauvez la reine; on vient pour l'assassiner.» [...] La reine épouvantée se jette hors du lit, on lui passe un jupon, sans le nouer, et ces deux dames la conduisent vers l'Oeil-de-boeuf. Une porte de cabinet de toilette de la reine, qui tenait à cette pièce, n'était jamais que de son côté. Quel moment affreux! Elle se trouva fermée de l'autre côté. [...] Il n'est pas vrai que les brigands aient pénétré jusqu'à la chambre de la reine et percé de coups d'épée ses matelas. Les gardes du corps réfugiés furent les seuls qui entrèrent dans cette chambre, et si la foule y eût pénétré, ils auraient été massacrés. D'ailleurs quand les assassins eurent forcé les portes des antichambres, les valets de pied et les officiers de service, sachant que la reine n'était plus chez elle, les en prévinrent avec un accent de vérité auquel on ne se méprend jamais<sup>28</sup>.

<sup>22</sup> Mme de CAMPAN, *Mémoires de Mme Campan*, Première Femme de chambre de Marie-Antoinette, Édition présentée par Jean Chalon, notes établies par Carlos de Angulo, Paris : Mercure de France, 1988, p. 10.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 267-268.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 289-90.

<sup>25</sup> *Loc. cit.*

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 275.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 291-292.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 292-294.



Aussi bien chez Mme de Tourzel que chez Mme Campan, nous retrouvons des erreurs dans des aspects ou des données chronologico-sociales du fait raconté. Citons quelques exemples chez Mme Campan: la salle du trône qui n'existait pas au temps de Louis XVI ; on peut se poser des questions sur la quantité réelle d'écus accordée à la reine, sur les différends conjugaux. En résumé, l'on peut dire que le zèle de Mme Campan à défendre la reine touchait au délire<sup>29</sup>. Quant à Mme de Tourzel, elle affirmait que le roi obéissait en tout à ses ministres<sup>30</sup>.

### Mme Roland (1754-1793)

Elle nous a laissé des Mémoires autobiographiques qui nous montrent l'histoire d'une vie et celle d'une époque significative de l'histoire de France. Le contenu de ses lettres est d'une autre teneur, si bien que, dans l'Introduction à sa *Correspondance politique*, Brigitte Diaz argumente :

En se vouant au politique, la lettre se métamorphose; elle oublie sa fonction mondaine et les visées autobiographiques qu'elle assumait naguère sous sa plume [...] Elle se met tout entière au service de la propagande militante. Deux cents ans avant le siècle des guerres médiatisées, Mme Roland a saisi la force stratégique de l'information maîtrisée. Elle se consacre à la collecter, la contrôler, la propager. Elle utilise pour cela la lettre, qu'elle manie en experte<sup>31</sup>.

Mme Roland critique ce que de nos jours nous appellerions la "désinformation":

Rumeurs, récits falsifiés, calomnies, fantasmes, légendes, telles sont quelques-unes des bombes à retardement lancées par la contre-révolution, et qu'elle entend désamorcer par ses lettres. Faire connaître la version exacte des événements dont elle a été le témoin; révéler quand elle le peut à un peuple trop crédule les coulisses ténébreuses des tractations politiques, tels sont les buts pour lesquels elle mobilise son savoir faire épistolaire<sup>32</sup>.

Madame Roland, dans ses *Mémoires particuliers* écrits durant sa captivité à partir de mai 1793, se révèle une fervente admiratrice des *Confessions* de Rousseau<sup>33</sup>.

À la lumière du texte suivant nous comprendrons ce qu'à plusieurs reprises ont remarqué quelques auteurs sur le genre des Mémoires, c'est-à-dire le progressif détachement qui s'est produit tout au long du siècle entre la littérature et l'histoire : les Mémoires se centrent progressivement sur l'individu et la sphère de l'intime :

Fille d'artiste, femme d'un savant devenu ministre et demeuré homme de bien, aujourd'hui prisonnière, destinée peut-être à une mort violente et inopinée, j'ai connu le bonheur de l'adversité, j'ai vu de près la gloire et subi l'injustice [...] Je me propose d'employer les loisirs de ma captivité à retracer ce qui m'est personnel depuis ma tendre enfance jusqu'à ce moment [...]. La chose publique, mes souvenirs particuliers me fournissaient assez depuis deux mois de détention, de quoi penser et écrire sans me rejeter sur des temps fort éloignés<sup>34</sup>.

Que l'on ait été acteur, témoin ou victime, raconter l'histoire requiert de parler de soi. Le mémorialiste, l'auteur de ces *Mémoires sur ou pour servir* l'histoire du temps, *fille*

---

<sup>29</sup> Pierre et Pierrette GIRAULT DE COURSAC, *Histoire, Historiens et Mémorialistes*, Paris : Éd. F.X. de Guibert, 1997, p. 43 y ss.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>31</sup> Manon ROLAND, *Correspondance politique (1790-1793)*, Paris : Indigo, 1995, p. 9.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 11-12.

<sup>33</sup> Henri ROSSI, *op. cit.*, p. 32.

<sup>34</sup> Gérard RANNAUD, *op. cit.*, p. 12.

*d'artiste, femme de savant ...* ou romancière, doit d'abord faire valoir sa biographie, que l'opinion l'ait forgée ou qu'un auteur l'ait écrite, pour l'invoquer ou la réfuter<sup>35</sup>.

### Mme Chastenay (1771-1815)

Ce sont des Mémoires plus autobiographiques. Dès le début, elle nous renvoie à l'univers de sa vie intime et l'enfance représente pour elle une époque de prédilection. Dans le chapitre II de ses Mémoires, elle décrit son entourage familial et laisse deviner quelques traits de caractère qui, par la suite, forgeront sa personnalité. Son portrait, réalisé par Guy Chaussinand-Nogaret dans l'édition de ses Mémoires, nous révèle une évolution de cette même personnalité :

De tous les mémorialistes de son temps, Mme de Chastenay est l'un des plus ingénus mais aussi des plus sincères. Elle est celle qui illustre de la façon la plus fraîche ce que l'on entendait au XVIII<sup>e</sup> siècle par civilité ou par urbanité: modération dans le propos, politesse dans le style, franchise et aménité jusque dans l'ironie. Elle est aimable avant tout, avec une pincée de préjugé, sans rien d'amer ou d'exagéré, sans suffisance et toujours avec bonheur. Certes, il manque à sa grande fresque historique, écrite en journaliste plus qu'en écrivain, le génie d'un Tacite, le coup de pinceau d'un Saint-Simon, le piquant profond d'un Retz. Elle n'est pas, comme sa contemporaine Manon Roland, un cheval de luxe, elle n'a pas, comme elle, le génie de race et l'on ne trouve chez elle ni éclats sublimes ni fulgurances, mais pas non plus d'emportements ou de traits vengeurs, elle est convenable, témoin indulgent, presque jamais juge<sup>36</sup>.

Elle n'est ni philosophe ni général, ni politique; elle est femme, et femme de goût. Les grandes vues dominatrices lui échappent, et sa plume ne taille jamais dans la pureté du cristal des maximes pour la postérité. Mais elle tout vu, connu tous les acteurs et elle excelle à dessiner le détail, à saisir le vrai et le faux d'un homme, à rendre l'atmosphère d'une matinée aux Tuileries comme l'air vicié d'une antichambre de ministre. Il y a en elle je ne sais quelle grâce d'état, quelle sérénité qui répand la douceur et la joie. En la lisant aujourd'hui, on éprouve encore ce charme qu'elle déversait sur ses contemporains, qui séduisait un Barras et un Bonaparte, qui désarmait même l'ironique et inquiétant Fouché<sup>37</sup>.

À partir de sa dixième année, son parcours intellectuel nous rappelle celui de Manon Roland dix années auparavant<sup>38</sup>:

Jeune fille de son temps, certes, elle l'était et ne réagissait pas autrement que les jeunes bourgeois, ses contemporains, qui allaient bientôt faire, et faire furieusement, la Révolution. Comment ne pas évoquer Mme Roland quand on lit sous sa plume cette phrase qu'on croirait sortie des souvenirs de l'égérie de la Gironde : "J'étais toute à la cause des plébéiens, quand je tenais l'histoire romaine; je détestais les Appius?"<sup>39</sup>

Dans le récit de ses *Mémoires*, après avoir élaboré son autoportrait, Mme Chastenay décrit la journée de la prise de la Bastille et le climat de tension omniprésente est extrême :

L'effervescence des esprits augmentait: la prise de la Bastille vint démontrer la gravité de la situation. Le 14 juillet, au soir, dans ce mouvement que nul jamais ne pourra décrire, et que nul sûrement n'a conduit, le nom de la Bastille fut proféré<sup>40</sup>. On y courut sans avoir réfléchi. Le gouverneur, incertain, sans garnison et sans secours, s'efforça de gagner du temps et d'informer ses chefs du danger de la forteresse. [...] Cet étrange événement ne fut jamais bien connu, mais il est sûr qu'une escalade, d'une intrépidité qui ressemblait à de l'ivresse, mit la Bastille et ses

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>36</sup> Mme de CHASTENAY, *Mémoires*, Introduction y notas Guy Chaussinand-Nogaret (edición de 1987), Collection l'Histoire en Mémoires dirigée par Emmanuel de Waresquiel, Paris : E. Plon, Nourrit, 1896-1897.p. I.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 4-5.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 120-121.

épaisses murailles au pouvoir de la multitude. M. de Launay, le gouverneur, arrêté, accusé, traîné horriblement jusqu'à l'Hôtel de ville, fut accroché au réverbère, ou avant, ou après avoir cessé de vivre. M. de Flesselles, traité comme son complice, voulut en vain se justifier; on lui cria que sa conduite serait jugée dans le Palais Royal. On assure qu'il dit, en se levant: «Marchons-y» A peine sur l'escalier de la place fatale, il reçut dans la tête un coup de pistolet et expira au moment même!

Quelle journée ! Quelle nuit ! Versailles était dans la stupeur et les députés dans l'effroi [...] Les troubles de Paris, dont on ne savait point le détail, dont on ne pouvait prévoir l'issue, n'annonçaient rien que de sinistre. [...] L'Assemblée garda la contenance que celle de chacun de ses membres exigeait; elle resta calme et parut affligée: le peuple venait de verser le sang, tous les freins venaient d'être rompus, la force militaire était anéantie ; un ministère aveugle, dans un moment, fait éclater une explosion au-dessus de la résistance humaine, et le Roi, qui bénissait le peuple à peine trois mois auparavant, était maintenant en guerre avec ce peuple et désarmé dès le premier jour. [...] Oui la *Révolution*. Le mot en fut consacré de ce jour, et ce mot qui supposait un ordre tout nouveau, une refonte entière, une création totale, accéléra le mouvement des choses et ne laissa plus de points d'appui<sup>41</sup>.

Le 5 octobre au matin, par un temps triste et froid, on vit l'avenue de Versailles se remplir de femmes du peuple. La foule se grossit peu à peu, des hommes à piques parurent avec ces femmes horribles, et l'Assemblée elle-même fut bientôt inondée. On était si peu informé que le roi était à la chasse, et la Reine presque seule au château. [...] On entendit le matin l'abbé Sieyès, dans l'avenue dire à l'approche des premières femmes: «Tout ceci marche en sens contraire». Mirabeau ne parut pas disposé à flatter cette populace détestable. L'effroi se répandit dans une partie de la ville; on battit la générale, on mit le régiment de Flandre en bataille, on rangea les gardes du corps derrière les grilles des cours. [...] J'étais à Versailles en ce moment; je partageais l'inquiétude commune, mais je n'ai point vu ce spectacle effroyable, dont les témoins frémissent encore. M. Mounier présidait l'Assemblée; il ne savait quel parti prendre, et il se sentait à la fois désolé et révolté. Ces femmes, ivres et fatiguées, avaient d'abord occupé les tribunes, puis enfin les bancs de l'Assemblée, et au dedans et au dehors elles tenaient des propos affreux. [...] Le Roi fit entrer quelques femmes; il leur parla avec bonté<sup>42</sup>.

## Conclusion

Le fait de se plonger dans l'étude des Mémoires de femmes est réellement passionnant. Ces auteures étaient comme des journalistes de nos jours, capables de nous émouvoir grâce à leur plume. On ressent la peur à chaque ligne du récit de ces femmes et l'on croit entendre la plume qui glisse au fur et à mesure de la dictée de l'Histoire. Ces femmes étaient des journalistes en première ligne des événements, des témoins, parfois de l'ombre, mais, en tout cas, elles étaient contemporaines des faits racontés. Mme Campan et Mme de Tourzel étaient conscientes des liens entre l'appartenance à leur sexe et leur travail car elles avaient pris une femme pour sujet, la Reine Marie-Antoinette.

Tout d'abord, elles se présentaient elles-mêmes par le biais de leurs *Mémoires* (sauf Mme de Tourzel), mais ensuite elles ont exprimé les états d'âme, les sentiments d'une reine, d'une femme, en définitive, dans un moment crucial de son existence. Elles ont su nous transmettre à travers leur écriture les angoisses, les espoirs, les joies et les douleurs de Marie-Antoinette et elles l'ont fait d'une façon fondamentalement différente de celles des écrivains hommes. Leur conscience historique mise en évidence à travers leurs histoires, à une époque bouleversante, a été l'un des chemins les plus importants, à mon avis, pour aboutir à l'histoire sociale de la France. En définitive, notre vision de la courte période historique choisie, avec l'ensemble de troubles qu'elle comporte, ainsi que le devenir de ses figures historiques, prend une autre ampleur grâce à ces Mémoires de femmes.

Bien que j'aie prétendu classer ces Mémoires de femmes en suivant le triple enjeu, pédagogique, historique et littéraire, il est clair que le discours mémorialiste féminin procède par imbrication de l'ensemble des éléments évoqués. Ces Mémoires font tous appel au moi si

---

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 121-122.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 128-129.

nous tenons compte de l'aspect égotiste de l'écriture; ils ont tous une dimension littéraire si nous tenons compte de leur appartenance à un genre; ils ont tous enfin une portée historique si nous tenons compte du fait raconté.